

Cérémonie de la Remise de l'Etendard  
Discours de M. Serge Grouard, Maire d'Orléans  
7 mai 2004

Quand dans la nuit impassible de l'Histoire, une flamme crépita sur un marché de Rouen, la France qui n'existait pas encore, la France envahie, la France qui allait naître, avait à jamais gagné une héroïne. Et l'humanité avait gagné un symbole, et une profondeur.

(silence)

Je célèbre aujourd'hui Jeanne, qu'on a dit pucelle. Jeanne si forte. Jeanne la sainte. Jeanne la guerrière parce qu'elle dut l'être – et qu'elle l'était.

(silence)

Mais dans sa terrible histoire, je célèbre d'abord la faiblesse qui se fit force. L'improbable victoire d'une enfant qu'on brûla et qui pleura, Jeanne improbable destin d'une nation qui ne fut forte que par sa passion. Jeanne naïve et tendre, Jeanne la douce, qui fit pleurer ses juges. Car elle l'était aussi.

Et qu'en cela même elle fût bien plus qu'une héroïne : elle fut un « anti-

destin ». Un « non » prométhéen, à son temps, comme à la guerre, à sa condition de femme, comme au fatalisme qui donnait les Bourguignons et les Anglais vainqueurs ;

Elle fut, au jour où le bûcher de la place du marché commença à fumer, où commença le calvaire, le symbole – bien plus que d'une nation ou d'une religion – le symbole de l'humanité, dans son mystérieux honneur.

(silence)

« L'homme dit toujours non » rappelait André Malraux. La femme aussi.

Je célèbre aujourd'hui la femme. Et l'extraordinaire capacité que Dieu – ou l'étrange alchimie biologique qui nous fit - a mis au cœur de l'homme de croire et d'espérer, de se révolter et d'agir, de trembler devant les murailles d'Orléans sans les fuir, de se battre pour ses espérances – jusqu'au sacrifice parfois, jusqu'à la mort souvent. Jusqu'à la douleur toujours.

(silence)

Je célèbre aujourd'hui une femme qui fut un espoir. Et qui fut donc l'humanité même.

(silence)

Lorsque Jeanne, un jour de 1429, quitta Domrémy, elle n'était pas l'égérie d'un clan, elle n'était pas la haine, elle n'était pas l'exclusion. Elle était une femme, dans un monde qui ne lui laissait pas de place pour agir.

Elle était l'amour, et elle était l'intelligence. Elle était la beauté ; parce qu'au fil nouveau des siècles, l'intelligence fut belle ; et la bêtise laide.

L'histoire de Jeanne peut être racontée de différentes façons. C'est le propre des légendes. L'histoire d'une gamine, qui entendit des voix ; que le seigneur de Baudricourt envoya finalement voir un roi qui n'avait plus de roi que la couronne, et même pas le sacre. L'histoire incroyable d'une jeune fille qui par sa passion seule libéra notre ville, et Meung et Beaugency, et une partie de la France. Mais c'est précisément parce qu'elle est incroyable,

que cette histoire est vraie. Et qu'elle est fondatrice.

Écoutons ce qu'elle disait à ses juges, ses premières paroles : « Dans mon pays on m'appelait Jeannette. En France, on m'appelle Jeanne depuis que j'y suis venue. »

Écoutons ce que disait « Perrin le drapier de Domrémy. Au printemps et le dimanche, que nous appelons dimanche des Fontaines, filles et garçons ont coutume d'aller à l'arbre des Dames et aux Fontaines. Ils emportent des petits pains, et mangent sous l'arbre, et s'amuse, et chantent, et dansent. Jeannette en ses jeunes ans, allait quelquefois, en compagnie des autres fillettes, à l'arbre des Dames et à la Fontaine-des-Groseillers, pour courir et danser avec ses compagnes. »

La fontaine, les groseilles, les jeunes amies et les rires, le blé dans les granges, et les gars alentours ?

On est si loin des bûchers.

Jeanne, Jeannette comme on t'appelait à Domrémy : pourquoi es-tu partie ?

Écoutons ce qu'affirmait « Colin le laboureur » : « Jeanne était bonne travailleuse. Elle filait, allait à la charrue, bêchait et, son tour venu, gardait les bêtes. »

Écoutons simplement Jeanne. Elle a libéré Orléans, elle est devenue sainte, elle marche au supplice. Mais elle reste humble, si humble.

Sauf sur un point. Elle a, alors, un sursaut d'orgueil. Écoutons ce dialogue :

L'interrogateur : « Dans votre jeune âge, aviez-vous appris quelque art ou métier ? »

Et Jeanne, cabrée, lui répond : « oui, à coudre et à filer. Pour coudre et filer je ne crains femme de Rouen. »

Elle est chef de guerre, elle a écrit au roi d'Angleterre qu'il mourra s'il ne cesse pas le siège d'Orléans, elle a conduit au sacre un roi de France et ses troupes. Mais sa fierté est là : pas une femme de Rouen ne sait filer comme elle...

Jeanne, Jeannette, pourquoi as-tu cessé de filer la laine ?

Les questions, concernant les passions humaines, n'ont jamais de réponse. Et les réponses à ces questions ne sont jamais crédibles.

Mais c'est précisément parce que Jeanne, l'ignorante petite gardienne de troupeaux, la fileuse, qui n'opposait aux juges de l'Inquisition que sa foi et son désarmant bon sens, est « incroyable », qu'il faut y croire.

Elle fit la guerre. Et l'histoire est pleine de sang.

De nos jours, encore, l'histoire résonne des cris et des pleurs de la guerre.

Il faut parfois la faire, quand le Mal n'en laisse pas le choix.

Il faut l'éviter, quand ce choix n'est pas juste.

La guerre, comme la mort, sont choses simples. La vie, comme l'existence de l'autre, reconnue, acceptée, sont mille fois plus complexes.

Jeanne, elle, ne voulait pas la guerre : et la guerre existait, bien avant qu'elle ne parte pour la France. Elle voulait simplement la gagner, bien qu'étant la plus faible...

(silence)

Écoutons ce soir, par dessus les bûchers qui rougeoient dans les siècles, et les bombes qui frappent dans la nuit historique, si loin de nous, mais si fort, ce qu'elle disait – droite et humble – devant l'évêque Cauchon, devant le bûcher : « je n'ai jamais tué personne ».

Écoutons les témoignages de l'époque. Lorsqu'elle combattait, rapportèrent ses compagnons, elle avait son étendard en main, ce même Etendard que je vus remets ce soir, Monseigneur, pour ne point agir de l'épée. Je célèbre une Jeanne, qui n'est ni la guerre, ni la haine, ni le repli sur soi. Je célèbre une femme, qui fut digne d'être aimée.

On la dit pucelle.

Mais nous la disons pucelle, dans la tragédie d'une femme qui osa garder son amour, tout son amour, pour sa

cause seulement, et qui n'eût pas le bonheur d'une chaleur humaine, avant de mourir.

Et dans cette vision, je célèbre une femme qui n'eût que la France et sa passion pour amants.

Ainsi est-elle, aussi, celle que chaque homme rêve, finalement, de soutenir et d'aimer.

Parce qu'elle disait non, tout autant à ces traditions, qui n'avaient pas de sens, qu'à l'invasion étrangère et aux massacres ; parce qu'elle disait oui, à une passion qui la consumait, comme le brasier la brûla...parce qu'elle était cela, d'abord, je célèbre ce soir une femme, de chair et d'espérance. Et une volonté.

Les Evangiles disent que Pierre renia trois fois ; et nous, nous nous renions chaque jour. La peur, effrayant corbeau, n'est pas le pire de nos ennemis. La résignation, oui. L'abandon. L'a quoi bon ? La trame longue des jours, des déceptions, des peines ; la fatigue et le besoin, parfois de tout laisser tomber...

On se dit : c'est humain.  
Et l'humanité profonde qui est en nous  
alors se renie sans effort. Et se couche.

Mais chaque fois qu'une Jeanne crie  
« Jésus », sur une place de marché ;  
chaque fois qu'un Jean Moulin saignant  
et mourant dessine son bourreau dans  
une ultime caricature du mal, ou  
chaque fois qu'un Ghandi reprend son  
bâton pour quelques pas encore...

Chaque fois qu'un homme, une femme,  
renonce à la douceur des reniements  
raisonnables, l'humanité se relève. Et  
progresses.

(silence)

Jeanne, petite fileuse de France, tu  
marches dans l'infinie nuit de l'histoire  
avec ceux qui, dans les camps de la  
mort, osaient regarder les SS, sans  
baisser les yeux, en sachant que ce  
geste signifiait leur mort, avec le jeune  
tambour Barrat, criant l'alerte avant de  
tomber percé de baïonnettes, et avec ce  
résistant anonyme, ton frère, qui  
souriait aux fusils, dans un ultime défi.

Jeanne, Jeannette, tu marches avec ceux qui ont dit « non » à l'injustice. Nous savons aujourd'hui vos pas lents et forts, nous l'entendons même, parfois, dans le ciel noir qui couvre, le soir venu, nos ennuis quotidiens, et nos vains renoncements.

Cela s'appelle un idéal. Et notre liberté.

(silence)

Ecoutez, ce soir, la liberté de l'homme et de la femme, passer des cathédrales, comme celle-ci, au plateau des Glières, des rives de la Loire aux bords de la Tamise, où un certain 18 juin, le « non », aussi, était l'honneur de l'homme.

Ecoutez ces pas : ils sont la marche du peuple de France, des champs et des usines, des bureaux et des abris de fortune. Quand la France mérite d'être la France.

(silence)

Je te célèbre, Jeanne, parce que tu étais le peuple, CE peuple de France qui, des immenses cathédrales qu'il éleva à la victoire de Valmy, de la Bastille de juillet au plateau du Vercors, du

labourage sans cesse recommencé de la terre et de l'histoire aux gestes de chaque matin et aux fatigues du soir, a toujours su ce que la terre et l'histoire supposent de volonté pour que les semailles lèvent.

Je te célèbre, Jeanne, parce qu'au cimetière de St Ouen, devant l'évêque Cauchon, toi qui étais le courage, tu connus la faiblesse, et que tu « abjuras ».

Mais que trois jours plus tard, tu repris tes habits d'homme, et narguas à nouveau ces puissants imbéciles que la lâcheté a toujours enchantés.

Je te célèbre, Jeanne, comme chaque année : parce que tu es l'humanité dans sa mystérieuse grandeur..... dans son refus !

(silence)

Ecoute, à ton tour, Jeanne, Jeannette, comme chaque année, le recueillement d'une ville que tu as libérée.

Ecoute toutes ces voix muettes, vois tous ces gestes esquissés pour éteindre

le bûcher, pour calmer l'horrible brûlure, pour donner à ta chair une paix qu'elle n'a jamais connue. Pour un monde où celui, celle, qui souffre crie plus fort que les bourreaux. Pour une vie où les filles, au dimanche des fontaines, ne brûlent que d'amour, où le sang déversé ne serait que celui des groseilles que tu mordais enfant.

Ils ne savent peut-être pas tous, ceux qui sont ici, ce qu'ils pourraient te dire, et les mots dont ils auraient voulu te bercer, dans ta dernière nuit, avant l'atroce torture.

Mais ils savent se taire, pour faire de ce moment un geste, une tendresse.

Ecoute, Jeanne, dans la nuit qui s'installe, le silence qui va se faire : comme chaque année, en souvenir de tes cris de Rouen...

Ecoute la nuit d'Orléans, elle s'emplit d'autre chose de plus grand qu'une simple compassion. Elle est une reconnaissance.

Elle est, petite Jeannette de France,  
pauvre pucelle qui pleura, la  
reconnaissance, mêlée de surprise,  
d'exaltation et de crainte, de découvrir,  
notre propre part d'idéal et de révolte...  
Notre part de rêve et d'humilité,  
d'enthousiasme et d'amour...(silence)...  
Notre part d'humanité.  
(silence-fin)